

Gaumont présente

RAPHAËL PERSONNAZ
KOMPHEAK PHOEUNG OLIVIER GOURMET



Le Temps des Aveux

(tiff) (Festival de Cannes) (Festival de Venise)

CAMBODIA INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

THANET THORN STEVE BRESSEN BOBEN CHHITH RATHANA SOTH BARA HENG ANNE LEMAISTRE GEORGES BÉLOT KANNIKA PEANG WAKARA HONG SCÉNARIO ANTOINE AUDOUARD RÉGIS WARGNIER D'APRÈS LES LIVRES DE FRANÇOIS BIZOT «LE PORTAIL» ET «LE SILENCE DU BOURREAU» ADAPTEUR VÉRONIQUE FLAMMARION IMAGE RENAUD CHASSAING MONTAGE YANN MALCOR VÉRONIQUE LANGE COSTUMES ELISABETH LEHUGER ROUSSEAU SON ANTOINE DEFLANDRE ROLAND VOGLAIRE STEPHANE RIBEAU FRANÇO PISCOPO ASSISTANT MISE EN SCÈNE STEPHANE LE GOZ

UN FILM DE
RÉGIS WARGNIER
D'APRÈS «LE PORTAIL» DE FRANÇOIS BIZOT

LE 17 DÉCEMBRE

SUPERVISOR DE PRODUCTION CAMBODGE SONVIEHA CHEAP DIRECTEUR DE PRODUCTION PASCAL BONNET UNE PRODUCTION LES FILMS DU CAP GAUMONT EN COOPÉRATION AVEC SCOPE PICTURES BOPIHANA PRODUCTION FRANCE 3 CINÉMA FIMALAC UNE CO-PRODUCTION FRANCE BELGIQUE CAMBODGE AVEC LA PARTICIPATION DE DCS - GINE - FRANCE TELEVISIONS AVEC LE SOUTIEN DES IMAGES PRODIGES ANGOA ET DU PROGRAMME MEDIA DE L'UNION EUROPÉENNE COPRODUCTEURS GENEVIEVE LEMAL LAURENT TAIEB MARC LAURET DE LACHARBIÈRE PRODUIR PAR SIDDHIE DUMAS JEAN COTTIN

SCOPE! OCS

gaumont



PRÉSENTE

Le Temps des Aveux

UN FILM DE

RÉGIS WARGNIER

AVEC

RAPHAËL PERSONNAZ

KOMPHEAK PHOEUNG

OLIVIER GOURMET

D'APRÈS LE LIVRE DE
FRANÇOIS BIZOT « LE PORTAIL »

UNE PRODUCTION
Les Films du Cap - Gaumont

SORTIE LE 17 DÉCEMBRE 2014

DISTRIBUTION - GAUMONT

Carole Dourlent • Quentin Becker
30 av Charles de Gaulle - 92200 Neuilly/Seine
Tél. : 01 46 43 23 14 • 23 06
cdourlent@gaumont.fr • qbecker@gaumont.fr

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR
www.gaumontpresse.fr

PRESSE - MOONFLEET

Cédric Landemaine • Mounia Wissinger
10, rue d'Aumale - 75009 Paris
Tél. : 01 53 20 01 20
moonfleet@moonfleet.fr

A man with dark hair and a beard, wearing a white button-down shirt and tan trousers, is blindfolded with a piece of white cloth. He is being escorted by three men in dark blue or black uniforms, olive green caps, and red-and-white checkered scarves. One of the soldiers on the right is holding a black handgun pointed at the man's back. They are standing in a dense jungle with many thin, vertical tree trunks.

SYNOPSIS

Cambodge, 1971.

Alors qu'il travaille à la restauration des temples d'Angkor, François Bizot, ethnologue français, est capturé par les Khmers rouges. Détenu dans un camp perdu dans la jungle, Bizot est accusé d'être un espion de la CIA. Sa seule chance de salut, convaincre Douch : le jeune chef du camp, de son innocence. Tandis que le français découvre la réalité de l'embrigadement des Khmers rouges, se construit entre le prisonnier et son geôlier un lien indéfinissable...



ENTRETIEN avec RÉGIS WARGNIER

La guerre d'Indochine, qui était une guerre de décolonisation, a commencé en 1946, et a duré jusqu'en 1954. Elle fut aussitôt suivie de la guerre du Vietnam, de 1955 à 1975, qui a opposé le Nord du pays, soutenu par le bloc des pays communistes, au Sud, allié des Américains.

J'avais vingt sept ans quand Saïgon et Phnom Penh sont tombés, et je n'avais connu cette partie du monde qu'en état de guerre.

Après l'invasion du Cambodge par les vietnamiens en 1979, et la fin officielle de la dictature des Khmers rouges, la guérilla s'est poursuivie sur une dizaine d'années, et lorsque j'ai découvert le Cambodge, à l'occasion d'une visite officielle du Président Mitterrand, en 1993, la ville de Phnom Penh était encore sous la protection des Nations Unies et de ses casques bleus.

Pendant toutes ces années, nous avons vécu dans une Europe enfin apaisée, et nous n'avons pourtant jamais été loin de ces pays indochinois, de leurs guerres, de leurs souffrances, de leurs fractures, et enfin de leur reconstruction. Leur destin a fait partie de notre enfance, de notre adolescence, de notre vie d'adulte. Voilà pourquoi ils ont été si proches de nous, et le sont encore.

C'est aussi pourquoi je suis entré dans le récit de François Bizot comme on entre sur une terre familière.



UNE ATTENTE FRUCTUEUSE

La découverte et la lecture du « Portail » lors de sa parution en 2000, ont été pour moi un véritable choc. Deux éléments m'ont immédiatement interpellé. D'abord, la qualité d'écriture intrinsèque de l'ouvrage. Ensuite, l'état dans lequel était Bizot quand il a appris que Douch était vivant. C'est d'ailleurs le surgissement de Douch dans sa vie qui l'a poussé à prendre la plume, lui qui avait voulu évacuer cet épisode de sa mémoire, parce qu'il n'avait pas pu sauver ses deux assistants, Ung Hok Lay et Kang Son (Narang). Mais il a eu le sentiment qu'il ne pouvait plus le garder pour lui.

Lorsque j'ai rencontré Bizot pour lui parler de mon projet d'adaptation, il m'a appris que les premiers mots de Douch, quand celui-ci a été arrêté dans le camp d'une organisation humanitaire, où il enseignait le catéchisme et les mathématiques aux enfants, furent ceux-ci : « je ne parlerai qu'à mon ami français ».

Le projet à l'époque n'avait pas pu aboutir. Bizot, qui à travers le chemin de l'écriture, venait de revivre ces moments très forts de sa propre vie, chargés

aussi de culpabilité, d'interrogations sans réponse, n'était pas prêt à devenir un personnage de cinéma, voire un héros de fiction. Il fallait qu'il digère son propre livre. Quant à moi il me manquait un élément pour traiter cinématographiquement cette histoire. Il me manquait le « troisième acte » : les retrouvailles entre Douch et « son ami français » qui ne s'étaient pas encore produites.

La parution du dernier livre de François Bizot, « Le Silence du Bourreau », en 2011, qui décrit la confrontation entre les deux hommes avant le procès de Douch à Phnom Penh, m'a apporté cet élément manquant.

La condamnation de Douch en 2012 nous a également permis de tourner le film au Cambodge. Son procès était terminé et il faisait désormais partie de l'Histoire. Ainsi, lorsque j'ai revu François Bizot il y a trois ans, nous avons convenu que nous pouvions désormais envisager l'écriture et la réalisation d'un film inspiré des événements forts qui ont jalonné sa vie au Cambodge : nous avons, pour ce faire, son parcours, aussi incroyable que bouleversant, avec une véritable perspective, celle que permet une histoire quand elle a trouvé sa fin.



UN LIEN INDÉFINISSABLE

François Bizot avait 28 ans quand il a été arrêté, puis détenu, par les Khmers rouges. Sa jeunesse correspondait à celle de Douch. Ces deux hommes, à peine entrés dans la maturité, allaient vivre et affronter des situations tendues et dangereuses, alors que leurs vécus et leurs expériences ne les y avaient pas préparés : pour Douch, le combat politique et la guérilla compensaient sa jeunesse, Bizot, lui, ne pouvait se raccrocher qu'à sa colère et à son impétuosité, qui auraient dû le desservir et le faire condamner. C'est justement cette attitude, irréfléchie mais authentique, qui a ébranlé les certitudes de Douch sur la culpabilité du Français.

La relation entre les deux hommes mêle compréhension mutuelle et proximité, mais pas d'amitié à proprement parler. Au départ, chacun était dans un « rôle » : l'un, le geôlier et l'autre, le prisonnier – le bourreau et la victime – et s'ils s'en étaient tenus là, rien de plus ne se serait produit. Mais l'interrogatoire de Douch les a rapprochés et chacun est sorti du rôle où l'Histoire les avait installés : aux yeux du bourreau, Bizot a quitté son costume d'ennemi, et au-delà du tortionnaire, le Français a vu un homme, tout simplement. C'est ce qui explique leur relation hors du commun. D'ailleurs,

quand ils se retrouvent des années plus tard, ils n'ont rien oublié l'un de l'autre, et la première question que Douch pose à Bizot est « Comment va ta fille ? ».

Dans un sursaut totalement imprévisible, Douch a demandé la venue de son « ami français », Bizot, comme un appel à l'aide.

Douch espère revoir un ami, il rêve d'un soutien, et c'est un homme qui vient régler des comptes qui se présente à lui, dans l'ombre de la prison.

Pas un ennemi déclaré, plutôt l'incarnation d'une conscience.

Et dont la condamnation, en réponse au jugement intime demandé par Douch sur ses crimes, sera sans appel.

Il y a encore, dans le déroulement de leur relation, un aspect moral, d'une haute exigence : Bizot est face à l'homme, Douch, qui lui a sauvé la vie par deux fois, et cette réalité indéfectible n'a pas d'existence face au jugement que le Français doit porter sur son sauveur.

L'individu charnel, qui a été épargné, s'efface pour laisser place à un être moral, un homme face aux crimes d'un autre homme.

Bizot se retrouve alors coupé en deux.



LA COLLABORATION AVEC RITHY PANH

Pour moi, il était essentiel d'impliquer Rithy Panh dans le projet : il est Cambodgien, il a consacré deux documentaires à Douch. Je me disais que c'était peut-être un peu présomptueux de notre part, en tant qu'Occidentaux, de vouloir incarner Douch dans une fiction alors que Rithy l'avait déjà mis au cœur de son travail documentaire. Ce qui nous a rapprochés rapidement, c'est qu'il s'était intéressé, lui aussi, au « Portail » et qu'il avait même envisagé d'en faire une adaptation. Mais il y a renoncé, puisque le livre est le point de vue d'un européen. Rithy a accueilli notre projet avec bienveillance. Au Cambodge, il a créé une structure de production qui, grâce à ses films, a formé des techniciens, avec pour objectif que les Cambodgiens fassent du cinéma avec des équipes 100% cambodgiennes. C'est un partenaire qui nous a apporté un appui logistique et moral : il nous a donné accès à toutes les archives et mis ses équipes au service du film. Il était heureux que le film se tourne au Cambodge : il souhaite, à l'avenir, attirer des cinéastes étrangers et favoriser les tournages sur place. « Le Temps des aveux » a d'ailleurs été l'occasion pour les ministères de la culture française et cambodgienne de signer le premier accord de coproduction entre le Cambodge et la France.

J'avais le trac quand Rithy a vu le film, même s'il était resté très discret pendant le tournage. Rithy est sorti conquis de la projection. Il a trouvé Kompheak, qui campe Douch, nuancé et aussi juste en français qu'en khmer. Il aussi été séduit par la mise en scène et par la justesse et l'authenticité du film.



UNE EXIGENCE DE RÉALISME

L'utopie révolutionnaire traverse trois films que j'ai réalisés, et où elle apparaît aux différents stades de son évolution.

Dans « Indochine », le communisme naissant est le ferment de la révolution, et il fait voler en éclats les destins personnels, créant un fossé irrémédiable entre les colonisateurs et les révoltés.

L'utopie est devenue régime politique dans « Est-Ouest », et règne en dictateur sur les peuples, imposant un régime oppressant à tous les citoyens, dans chaque aspect de leurs vies.

Ces deux films s'appuyaient sur des éléments romanesques définis à dessein, où les sentiments amoureux, voire passionnels, trouvaient leur place et guidaient le récit.

« Le Temps des aveux » montre une époque où les régimes communistes, ayant vaincu les ennemis de l'extérieur, retournent contre eux mêmes leurs obsessions paranoïaques en instaurant la méfiance, la délation, et finalement l'élimination dans leurs propres rangs.

Cette réalité, historique, politique, et humaine, a exigé une approche et un regard différents. Il n'y a plus de place pour les parcours romanesques. J'ai souhaité être au plus près de l'humain, et de sa vérité.

Par souci de réalisme, j'ai tenu à tourner en décors naturels au Cambodge. Nous avons recréé le camp de prisonniers dans la jungle à trois heures de route d'Angkor, sur le site de Koh Ker, où régnait un silence absolu. Dans ce lieu, j'ai tout de suite imaginé la disposition des éléments qui composeraient le camp et qui me permettraient de mettre en scène la confrontation entre Bizot, enchaîné à son poteau, et Douch qui le surveillait depuis la cabane des gardes. L'impression de huis clos dans la jungle était d'autant plus forte que le site n'étant pas entièrement déminé, il était impossible pour nous de sortir des chemins balisés.

D'autre part, j'ai tenu à tourner dans la continuité. Il aurait été très difficile de faire autrement pour les deux acteurs. Ce choix s'est avéré bénéfique et permettait aux acteurs d'arriver sur le plateau plongés dans l'histoire, encore imprégnés par la situation qu'ils avaient quittée quelques heures plus tôt.



TOURNAGE ORGANIQUE

J'avais été impressionné par le travail du chef-opérateur Renaud Chassaing sur « Présumé coupable », entièrement tourné caméra à l'épaule. J'avais trouvé que la caméra était constamment à sa place. Renaud, de son côté, a été conquis par notre projet et s'est engagé à participer au film alors que le tournage a été retardé d'un an.

Filmer une histoire vraie dont les protagonistes sont encore en vie impose de travailler autrement. Il fallait être au plus près des deux personnages, sans artifice. D'où la nécessité de tourner à deux caméras, ce qui permet de maintenir une énergie de jeu permanente avec tous les acteurs, notamment pour Kompheak dont ce n'est pas le métier.

De même, en post production, j'ai beaucoup travaillé les sons et les ambiances sonores, pour donner vérité et réalisme à la vie du camp même hors champ. Je ne voulais pas de musique mais des sons. Quand il n'y a pas de musique, on est d'autant plus attentif aux voix, au souffle du vent, aux bruits de la forêt, à la rumeur de la ville.

L'ENGAGEMENT DES ACTEURS

Raphaël Personnaz

François Bizot m'avait ouvert des cartons de photos, qui racontaient sa vie et sa jeunesse au Cambodge : on l'y voyait grand, élancé, les yeux clairs, l'allure juvénile. Sans m'obliger à la fidélité du modèle sous mes yeux, je rêvais d'un acteur en qui je verrais en premier l'énergie de la jeunesse, et la lumière du visage. Comme beaucoup, j'avais remarqué Raphaël Personnaz dans le film de Bertrand Tavernier, « La Princesse de Montpensier ». Je l'ai rencontré, sans pouvoir lui remettre le scénario, alors en cours de réécriture.

Je lui ai simplement demandé de ne pas prendre un autre engagement pour la période prévue de notre tournage, qui a été finalement reporté d'une année.

Lorsque je lui ai remis le scénario, il n'a fallu que quelques heures à Raphaël pour le lire et me transmettre aussitôt son enthousiasme et son désir profond d'incarner Bizot. Il a alors pris le temps de lire et de relire les livres de Bizot, puis de le rencontrer. Il a aussi commencé l'apprentissage de la langue khmère, puis lorsqu'il m'a accompagné au Cambodge la première fois, nous avons fait ensemble la connaissance de Kompheak Phoeung.

Au cours de ce premier voyage et après les visites imposées des grands sites de la cité d'Angkor, Raphaël a pris son indépendance et il est allé se perdre dans les campagnes et les rizières à la découverte de la vie villageoise, le paradis perdu de Bizot, celui que Douch appelle « le roman colonial ».

Je pense que c'est à travers des sensations et des rencontres que Raphaël s'est approché de Bizot. Et puis il est arrivé au Cambodge un mois avant le début du tournage, et en dehors des répétitions que j'ai tenu à faire avec Kompheak et lui, ou des séances consacrées aux essayages de costumes, il a vécu sa vie loin de nous, en s'efforçant de trouver son autonomie, loin des sentiers battus par les touristes et au plus près des souvenirs que lui avait offerts Bizot.





Kompheak Phoeung

Le grand défi pour le rôle de Douch, au-delà de l'incarnation d'un personnage connu au parcours funeste, était de trouver un homme capable de jouer en khmer et en français. J'ai rencontré des guides touristiques, des professeurs de français, des interprètes et des traducteurs, à chacun de mes voyages au Cambodge, au cours de l'écriture du scénario et des repérages. Kompheak Phoeung a retenu mon attention, dès notre première rencontre : il a une excellente connaissance de la langue française – et de notre littérature – qu'il parle avec précision, dans un rythme bien à lui, et avec un léger accent qui le pose d'emblée comme un étranger. Je crois que sa manière de s'exprimer dans notre langue est ce qui m'a aussitôt séduit. Et ensuite son parcours : les études de français, son intérêt pour les livres, et sa passion pour le théâtre, qui l'a amené à créer et diriger une troupe d'artistes, qui s'est donné pour mission de faire vivre le théâtre traditionnel khmer, en l'adaptant aux thèmes et aux couleurs du monde contemporain.

Quand nous évoquons le film et la personne de Douch, Kompheak m'apprend qu'il travaille pour la chambre extraordinaire des tribunaux cambodgiens pour les crimes contre l'humanité, qu'il a traduit des milliers de pages de dépositions, et surtout qu'il est, lors des séances au tribunal, le traducteur officiel vers la langue française des propos de Douch.

Des jours et des jours à écouter Douch, à entendre ses silences, ses respirations, à guetter ses mots, ses pauses, ses hésitations, à deviner les esquives, les aveux ravalés, les refus. Et l'effort permanent pour ne pas trahir les propos de l'accusé, pour suivre et comprendre les méandres de sa pensée. Entre Douch et Kompheak, plus qu'une proximité, une indiscutable intimité. J'avais trouvé l'acteur du film, et de ce jour, je n'en ai plus envisagé d'autre.

Mais c'était alors à Kompheak de réfléchir, et de prendre une décision, délicate par plusieurs aspects : humain, artistique, personnel. Comment interpréter Douch, en apportant à ce travail sa sensibilité, mais pas son sentiment ? En se servant de sa proximité, tout en éloignant le jugement ? Donner à voir la personne de Douch, sans mettre en avant sa propre subjectivité ? Je sais que Kompheak s'est posé toutes ces questions, et qu'il n'a demandé l'aide de personne pour y apporter les réponses. Je pense cependant que la décision de faire ce film avec nous a demandé à Kompheak du courage et de l'audace.



Olivier Gourmet

Je l'avais déjà dirigé et voulais retravailler avec lui. Il a accepté d'attendre un an, quand le projet a été retardé, et a gardé un créneau disponible pour notre film. Il est assez indifférent aux conditions de confort : il est là uniquement pour être dans le plaisir de jouer. Il est patient et délicat, et extrêmement agréable pour ses partenaires et pour un metteur en scène.

Neang, Phuong et les autres.

J'ai été impressionné par la qualité du travail des actrices et des acteurs cambodgiens, et pourtant la plupart d'entre eux ont un métier différent, celui qui les fait vivre. Photographe de mariage et loueuse de vélos pour Thanet Thorn (Néang), responsable d'un orphelinat pour Ratana Soth (Phuong), batteur au sein d'un orchestre pour Kannika Peang (Ta mok), manipulateur dans un théâtre d'ombres pour Ann Heng (Soum). De même, les paysans sont de vrais paysans, recrutés dans les villages où nous tournions, et les bonzes sont réellement des officiants bouddhistes.

L'une des grandes rencontres de ce film fut la troupe de PHARE (Patrimoine Humain et Artistique des Réfugiés et de leurs Enfants), troupe de jeunes circassiens, musiciens et artisans découverts par Ariane Mouchkine à Battambang, deuxième ville du Cambodge. Une troupe que j'ai rencontrée à la cartoucherie de Vincennes à l'occasion du spectacle tiré de l'œuvre d'Hélène Cixous, « L'histoire terrible et inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge ».

Je les ai découverts à Paris, je les ai retrouvés à Battambang. Nous les avons alors engagés et ils nous ont accompagnés sur toute la durée du tournage : ils ont été acteurs, assistants, chargés de casting, figurants, traducteurs, coaches... Ils nous ont apporté leur esprit de troupe et leur polyvalence.

Nous avons conscience aussi que la tragédie du pays des Khmers rouges, bien après l'invasion vietnamienne de 1979 qui a mis fin à la dictature des Khmers rouges, s'est poursuivie jusqu'au début des années 90, et que tous ceux avec qui nous avons travaillé sont les enfants ou les petits enfants des hommes et des femmes qui ont traversé ces années noires. Et que la mémoire de ces années est vivace, et que toutes les blessures ne sont pas refermées. Quant à la plupart des paysans ou des citadins adultes, quinquagénaires et plus âgés, qui ont participé au tournage, ils ont grandi dans ces années où leur pays était coupé du reste du monde, replié sous la terreur.



A man with short grey hair, wearing a dark blue shirt, is seen from the side, looking towards the right. He is operating a professional video camera. The background is dark and out of focus, suggesting a film set or a studio environment. The lighting is dramatic, with some highlights on the man's face and the camera.

FILMOGRAPHIE REGIS WAGNIER

- 2014** **LE TEMPS DES AVEUX** avec Raphaël Personnaz, Olivier Gourmet et Phoeung Kompheak
- 2013** **LET MY PEOPLE GO** documentaire unitaire pour ARTE
- 2011** **LA LIGNE DROITE** avec Rachida Brakni et Cyril Descours
- 2006** **PARS VITE ET REVIENS TARD** d'après le roman de Fred Vargas avec José Garcia
- 2005** **MAN TO MAN** avec Kristin Scott Thomas et Joseph Fiennes
- 2004** **D'OR ET D'ARGENT** documentaire unitaire pour France Télévisions
- 2003** **CŒURS D'ATHLÈTES** documentaire unitaire pour France Télévisions
- 1998** **EST-OUEST** avec Sandrine Bonnaire et Oleg Menchikov
Nominations aux César 2000 :
Meilleure actrice pour Sandrine Bonnaire
Meilleur Film
Meilleur Réalisateur
Meilleure Musique
Nomination pour l'Oscar du Meilleur Film Etranger 2000
- 1994** **UNE FEMME FRANCAISE** avec Emmanuelle Béart et Daniel Auteuil
Festival International de Moscou 1995 :
Meilleure Actrice pour Emmanuelle Béart
Meilleur Acteur pour Gabriel Barylli
Meilleure Mise en Scène
- 1992** **INDOCHINE** avec Catherine Deneuve, Vincent Perez et Dominique Blanc
12 nominations aux César 1993 :
César de la Meilleure Actrice pour Catherine Deneuve
César de la Meilleure Actrice dans un Second Rôle pour Dominique Blanc
César de la Meilleure Photo
César du Meilleur Décor
César du Meilleur Son
Golden Globe Award 1993
2 nominations aux Oscar 1993 :
Oscar du Meilleur Film Etranger 1993
- 1989** **JE SUIS LE SEIGNEUR DU CHATEAU** avec Jean Rochefort et Dominique Blanc
- 1986** **LA FEMME DE MA VIE** avec Christophe Malavoy, Jane Birkin et J.-L. Trintignant
César de la Meilleure Première œuvre en 1987

A man with dark hair is shown in profile, looking towards the left. He is positioned in the foreground, with his face partially in shadow. Behind him is a wall covered in a grid of many small, black and white portrait photographs of people, likely victims of the Khmer Rouge. The lighting is warm and somewhat dim, creating a somber and reflective atmosphere.

TÉMOIGNAGE

de **RITHY PANH**

Quand Régis Wargnier m'a parlé de son projet de tourner au Cambodge une adaptation du « Portail » de François Bizot, j'ai tout de suite été enthousiaste, parce que le sujet de ce film me touchait particulièrement.

J'ai moi-même réalisé un film sur Douch, (le geôlier khmer rouge du « Temps des aveux »), devenu entre 1975 et 1979 directeur du centre de détention de torture et d'exécution khmer rouge S-21, où plus de 13 000 personnes ont trouvé la mort. Régis Wargnier avec son regard personnel et sous l'angle de la fiction alimente une réflexion qui m'occupe depuis plus de trente ans sur la question du Mal, de la responsabilité du bourreau, de la folie totalitaire et de l'idéologie meurtrière des Khmers rouges.

C'est pourquoi j'ai aidé le plus possible à faciliter le tournage de ce film au Cambodge, à travers une co-production et la mise à disposition d'une équipe de professionnels locaux.

J'ai été très impressionné par la foi et l'engagement de Régis Wargnier, que ni les restrictions budgétaires ni les conditions de tournage parfois très difficiles n'ont arrêté. J'aime sa curiosité et sa modestie. J'aime la relation qu'il a établie avec mon pays. J'aime sa proximité avec les techniciens et avec les jeunes comédiens cambodgiens. J'aime la réalisation et l'écriture très personnelles de ce film sans concessions, exigeant (par exemple dans le refus d'utiliser la musique) et profondément humain. C'est un film particulier de ce grand cinéaste.

Ce très beau film me touche à plus d'un titre, sur le plan cinématographique comme sur le plan de ce qu'il a d'universel, en plus de ce qu'il apporte à la compréhension de la tragique histoire récente du Cambodge.

Rithy Panh

ENTRETIEN avec

RAPHAËL PERSONNAZ

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Régis Wagnier m'a proposé le scénario : je ne connaissais ni le livre de François Bizot, « Le Portail », ni son parcours. Pourtant, l'histoire des Khmers rouges m'a toujours interpellé, car je me souviens qu'à une époque, mon père avait recueilli des Cambodgiens réfugiés en France. C'est un projet qui, par l'ampleur de ce qu'il raconte sur le plan humain et historique, m'a tout de suite attiré.

Qu'est ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

J'ai d'abord été fasciné par le livre, et par la manière dont François Bizot aborde le sujet. Il a su retranscrire avec justesse le climat étouffant et silencieux qui règne dans le camp. Dans le scénario, ce qui m'a touché, c'est cette rencontre entre le bourreau et sa victime, et le poids du « non dit ». Pour les Européens, cette façon de communiquer est assez singulière et inhabituelle. Au Cambodge, les codes culturels et les interactions sociales sont très différents : on ne hurle pas ses sentiments. Mon personnage, qui vit depuis un moment là-bas, a adopté les us et coutumes locales. Du coup, outre l'aspect historique, c'est la relation qui se noue entre deux hommes et la place de l'homme derrière le bourreau qui m'ont intéressé. Quant à François Bizot – homme très éprouvé par tout ce qu'il a enduré –, il y a chez lui un questionnement très fort qui reste sans réponse : pourquoi a-t-il été épargné alors que 13 000 personnes ont été tuées sur l'ordre de Douch ?

Comment vous êtes-vous imprégné du sujet ?

Il y a un an et demi, j'ai fait un premier voyage avec Régis et une partie de l'équipe au Cambodge. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré ceux qui allaient devenir mes partenaires, dont Kompheak. J'ai aussi pu visionner des images relatant les retrouvailles de Bizot et Douch en 2000, filmées par une équipe de télévision : ces deux hommes ne s'étaient pas vus depuis de longues années...



Avez-vous eu besoin de « sentir » le pays pour entrer dans l'histoire et dans la peau du personnage ?

Bien sûr, cela m'a énormément nourri. Ce qui m'a frappé, c'est cette capacité des habitants à vivre dans le présent, sur cette terre encore chargée de mines et de crânes, vestiges d'un passé douloureux. Il y a à peine vingt ou trente ans, leurs parents sont morts, et les quinquagénaires ont été décimés. Mais il y a cette jeune génération qui, sans ignorer le passé, se doit d'avancer en regardant vers l'avenir. C'est assez incroyable, d'autant plus que les anciens bourreaux côtoient au quotidien les rescapés et les plus jeunes. Les Cambodgiens sont des gens extrêmement pudiques, mais le fait de travailler sur place nous a permis de percevoir à quel point ce passé pèse encore sur leurs vies. C'est presque palpable : par exemple, quand on pénètre dans le camp S21, qui était une ancienne école, on entre dans des salles nues, et pourtant on ressent fortement ce qui s'y est passé.

Comment vous êtes-vous documenté ?

Le temps que j'ai passé avec François Bizot, chez lui, a été déterminant et chargé d'émotion. Il s'est replongé dans ses souvenirs, et il m'a confié plusieurs anecdotes, même si, parfois, ses silences en disaient plus long que ses propos. Il m'a expliqué qu'il n'était pas un colon : d'ailleurs, il ne fréquentait pas les expatriés français. Marié avec une Cambodgienne, il était complètement intégré à la communauté locale. Je me le figurais presque comme une sorte de hippie qui fuyait l'Occident. Dans une de nos discussions, j'ai fini par lui avouer que son rapport avec son bourreau m'intriguait vraiment. Il m'a répondu de façon poignante : « J'ai fait la guerre d'Algérie. Imaginez que je me sois retrouvé face à un gamin menaçant et que je lui aie tiré dessus par peur... Alors j'aurais moi-même pu être ce bourreau ». J'ai aussi visionné des images de l'INA et des documentaires, qui m'ont permis d'appréhender l'atmosphère de cette époque-là.

Pour vous, qui est Bizot ? Comment vous l'êtes vous représenté pour pouvoir l'incarner ?

Il y a chez lui une grande part de mystère. Je n'ai pas voulu le caractériser trop fortement : c'est un Français qui est à cet endroit-là, à ce moment-là, et qui est rattrapé par l'Histoire. Et à partir de cet épisode, naît un nouvel homme. Donc dans un premier temps, il fait partie d'un « décor » : ce n'est pas un héros romantique, ni spécialement sympathique, mais il a un rapport fort avec l'archéologie, et le bouddhisme – même si ce sont des éléments très intérieurs qu'on entrevoit à peine au début. Quand il est arrivé au Cambodge, il venait de perdre son père. Ce pays l'attirait énormément et il avait depuis longtemps envie de s'y installer. Il a trouvé sur place une forme de sérénité, alors que sa vie était assez tourmentée jusque-là.



Vous interprétez un personnage réel, et encore en vie...

C'est beaucoup plus compliqué d'interpréter quelqu'un de vivant ! J'étais honoré de rencontrer François Bizot et je suis très respectueux de son parcours. Mais je n'avais pas envie de copier ses attitudes : je ne voulais pas l'évoquer par des inflexions de voix ou des mimiques. En me mettant à sa place, j'imagine que je n'aimerais pas être imité dans les moindres détails. Le spectateur doit avoir la possibilité de projeter un certain nombre de choses sur les personnages.

Comment s'est passée votre collaboration avec Kompheak ?

C'est un intellectuel, assez brillant, pétri de culture française. Et c'était la première fois qu'il jouait devant une caméra : il avait à cœur de bien faire, et interpréter ce personnage devant d'autres Cambodgiens était très courageux de sa part. Il avait une charge très lourde sur ses épaules sans pour autant posséder les codes. On a eu une relation assez animée, et parfois même tendue, mais cela a été bénéfique au film.

Le tournage a-t-il été éprouvant ? On voit très nettement à l'écran la transformation physique de votre personnage.

On a tourné dans la continuité, dans la jungle, où il faisait très chaud et très humide. De plus, je suivais un régime très strict et j'ai perdu 10 kg pour les séquences qui se déroulent dans le camp. J'étais forcément à cran ! La sensation de faim, tenace, m'a donné un sentiment de flottement nécessaire pour ressentir et faire ressentir la dureté de l'épreuve traversée par Bizot.

Parlez-moi de votre travail avec Régis Wargnier.

Comme c'était un film difficile, on s'est serré les coudes. Je suis très content qu'il y ait eu un temps de latence dans la préparation car cela m'a permis de découvrir – un peu – qui était Régis Wargnier, et de comprendre ce qu'il voulait raconter. Dans sa direction, il est extrêmement précis : j'ai été surpris par la sobriété, la rigueur, l'absence de complaisance, en voyant le film. J'ai été admiratif que cet homme, déjà très reconnu pour son talent, soit en quête d'un souffle nouveau. Et il tient la barre en permanence dans des conditions particulièrement dures.

En amont du tournage, on a fait plusieurs lectures et répétitions. Régis retouchait le scénario en permanence. Quand il sentait que certaines choses pouvaient gêner, il n'hésitait jamais à corriger. Même au montage, il a apporté des changements. C'est un grand capitaine.





FILMOGRAPHIE DE RAPHAËL PERSONNAZ

- 2014 **L'AFFAIRE SK1** de Frédéric Tellier
LE TEMPS DES AVEUX de Régis Wargnier
UNE NOUVELLE AMIE de François Ozon
- 2013 **QUAI D'ORSAY** de Bertrand Tavernier
AU BONHEUR DES OGRES de Nicolas Bary
FANNY de Daniel Auteuil
MARIUS de Daniel Auteuil
- 2012 **LA STRATEGIE DE LA POUSSETTE** de Clément Michel
ANNA KARENINA de Joe Wright
TROIS MONDES de Catherine Corsini
AFTER de Géraldine Maillet
- 2011 **FORCES SPÉCIALES** de Stéphane Rybojad
LA CHANCE DE MA VIE de Nicolas Cuche
- 2010 **LA PRINCESSE DE MONTPENSIER** de Bertrand Tavernier
Swann d'Or de la Révélation masculine, Festival de Cabourg 2011
Prix du Meilleur jeune comédien, Festival Close Up 2011
Nomination aux Césars 2011 catégorie « Meilleur espoir »
Compétition officielle Festival de Cannes 2010
LES INVITÉS DE MON PÈRE de Anne Le Ny
- 2009 **ROSE ET NOIR** de Gérard Jugnot
- 2006 **LA FAUTE A FIDEL** de Julie Gavras
LA TRADUCTRICE de Eléna Azanov
- 2005 **IL NE FAUT JURER DE RIEN** de Eric Civanyan
TRAVAUX de Brigitte Rouan

ENTRETIEN avec

KOMPHEAK PHOEUNG

Quel est votre parcours ?

Je n'avais encore jamais tourné de film de cinéma, ni été comédien. J'ai fait des études de lettres et je dirige une troupe de théâtre, comme directeur artistique. A première vue, il n'y a pas de lien direct avec « Le Temps des aveux », mais le théâtre relève du domaine artistique et d'une certaine façon, c'est lié au cinéma.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet du « Temps des aveux » ?

Ce n'est pas moi qui ai fait le premier pas vers la production, même si je savais qu'un film était en préparation à partir du livre « Le Portail ». Comme je n'ai jamais joué et que le personnage de Douch est un rôle primordial dans le film – et que je ne lui ressemble pas vraiment physiquement – je n'ai pas osé postuler. C'est donc la Cambodian Film Commission (CFC) qui m'a appelé : un de mes amis leur avait suggéré mon nom et dit que je serais, peut être, capable d'incarner le personnage. Au début, j'étais un peu réticent, car ce n'est pas un rôle facile à interpréter.

Qu'avez-vous pensé du scénario ? Vous a-t-il semblé proche de la réalité – ou, en tout cas, de celle que vous connaissez ?

Après notre rencontre, Régis Wagnier m'a remis le scénario que j'ai trouvé d'une qualité intrinsèque formidable, d'une grande compréhension et très bien structuré. Sur le plan du contenu, je pense qu'il reflète la réalité cambodgienne, même si on ne peut pas dépeindre une société de manière exacte dans un film. Le scénario s'articule autour de deux aspects essentiels du Cambodge : l'époque paisible d'avant le régime des Khmers rouges, où nous étions le seul pays de la région hors de portée de la guerre ; et la période, qui est survenue brutalement, du génocide. Le scénario retrace parfaitement ces deux périodes extrêmement contrastées.

Un autre point du script – moins important – m'a frappé : après le génocide, le Cambodge a connu comme une renaissance. Le pays a renoué avec ses traditions et ses pratiques religieuses, et a retrouvé son allure d'antan. Du coup, le scénario reflète assez fidèlement cette réalité cambodgienne : tous ceux qui viennent au Cambodge constatent que c'est un pays très paisible, très calme. La population aura donc connu la paix, puis la guerre, et enfin la renaissance.





Avez-vous hésité longtemps avant d'accepter d'incarner Douch ?

Oui, car je ne suis pas comédien de formation. Mon métier, c'est diriger une troupe de théâtre, pas jouer. Mais Régis Wagnier a accepté de prendre le pari : il m'a demandé si j'accepterais d'être dirigé, et je lui ai répondu que je savais faire la part des choses. Il existe une autre raison pour laquelle j'ai hésité. Au Cambodge, les gens ont du mal à distinguer la différence entre le théâtre, le cinéma et la vie réelle. Je me souviens, enfant, avoir grandi dans un village où il y avait beaucoup d'activités culturelles, notamment lors des fêtes religieuses. Et pendant les représentations théâtrales, le public jetait des pierres sur le comédien qui interprétait le bourreau ou le méchant. Du coup, incarner Douch, sur le plan moral, était une décision difficile. Ce rôle m'a permis d'aller au-delà de moi-même : de nature, je suis quelqu'un de doux, et le fait de jouer un bourreau m'intéressait. Mes hésitations étaient liées à la culture khmère et à la réalité cambodgienne, mais je les ai dépassées.

En quoi le fait d'avoir côtoyé de près cet homme pendant des mois vous a-t-il guidé et aidé dans l'interprétation – ou la « réinvention » – du personnage ?

En effet, j'ai travaillé avec Douch comme interprète et avec son avocat François Roux. Cela m'a aidé à cerner le tempérament de Douch, et à comprendre sa façon de fonctionner, de s'exprimer – très douce, très précise. Il élève rarement le ton. Il a un côté très surprenant : il peut passer d'un calme absolu à une violence extrême dans ses propos. D'un coup, le ton monte très haut, et c'est très brutal. On comprend que c'est cette attitude qui permettait à Douch de déstabiliser les prisonniers qu'il interrogeait. Tout le monde était tétanisé par son comportement. Le fait de l'avoir côtoyé m'a aidé à comprendre cette attitude très caractéristique de l'homme.

Avez-vous cherché à être au plus proche de ses intonations, de ses expressions ?

J'ai tenté de me rapprocher de sa manière de s'exprimer, et de se mouvoir. Ce que j'ai surtout retenu, c'est qu'il a une voix très douce, qu'il s'exprime lentement, qu'il fait peu de gestes et qu'il est souvent impassible. Et j'ai essayé de retranscrire tout cela dans mon jeu.

Avez-vous parlé avec Rithy Panh de votre travail d'interprétation ?

Rithy Panh et moi, nous nous entendons très bien, et nous nous apprécions mutuellement. Avant le tournage, il s'est montré bienveillant et sincère avec moi, et il m'a rassuré par rapport à la caméra. Il m'a suggéré de ne pas la regarder, et de faire comme si elle n'existait pas.

Quels ont été vos rapports avec Raphaël Personnaz ?

Je trouve que Raphaël est très crédible dans le rôle de Bizot. Bien entendu, il avait plus de facilités que moi car il est beaucoup plus expérimenté. Parfois, je me disais que j'aurais joué d'une autre façon, mais cela n'a rien à voir avec son talent, et c'est lié à nos cultures : nos regards sur les choses sont forcément différents. À un moment donné, dans son jeu, il a crié très fort sur le plateau, comme un cri de désespoir, tellement fort que les interprètes des membres permanents du Parti communiste du Kampuchéa ont été surpris ! Mais je ne peux que saluer sa performance.

Comment Régis Wagnier dirige-t-il ses comédiens ?

Quand je l'ai vu diriger ses comédiens, je me suis dit qu'il était difficile de trouver meilleure direction que la sienne : il est très structuré, à la fois carré, et concis. Il sait faire passer des messages clairs pour exprimer ce qu'il veut. Ses consignes sont brèves et précises. On comprend très vite ses attentes. C'est un metteur en scène rare, même si je n'ai pas d'autre expérience.

Avez-vous fait des lectures ou des répétitions en amont du tournage ?

Dans un premier temps, j'ai essayé de mémoriser le scénario car plus on retient son texte, plus on est apte à interpréter le rôle. Cela permet aussi d'anticiper les différentes possibilités pour chaque séquence. Je m'étais interrogé sur les manières dont mon personnage peut réagir en fonction du contexte : j'ai donc fait un travail préliminaire avant d'arriver sur le plateau. Mais je n'hésitais pas à me tourner vers Régis pour lui faire des propositions. On échangeait et il me donnait ensuite des orientations.

Le tournage en décors naturels vous a-t-il aidé dans votre travail d'interprétation ?

C'est étrange car le décor joue un rôle incroyable : il nous plonge dans le monde du réalisateur, et tout d'un coup, on n'est plus en 2014 mais en 1973 avec les réalités, les préoccupations et les difficultés de l'époque. Le cadre suggère une certaine atmosphère et c'est ce cadre qui m'a permis de m'extérioriser et d'incarner Douch.

DOUCH KOMPHEAK PHOEUNG

Professeur de théâtre au Département d'Etudes Francophones de Phnom Penh
Directeur d'une troupe de théâtre
Traducteur auprès du Tribunal du Génocide Cambodgien (ONU) pour les accusés et de DOUCH en particulier



DESCRIPTION

des PERSONNAGES

FRANÇOIS BIZOT



Bizot parle peu de lui-même, de sa jeunesse en France, ou de son caractère.

Il parle cependant de son « asociabilité », et de ses envies d'ailleurs, renforcées par une absence d'attaches au sol natal, qu'il ressent fortement après la mort de son père.

Son arrivée au Cambodge est vécue comme une seconde naissance, avec un désir immédiat de s'y immerger, d'y construire une nouvelle identité.

Il adopte le mode de vie de ceux qui l'entourent, pas les Français de l'EFEO, mais les Cambodgiens eux-mêmes.

C'est ainsi qu'il épouse une paysanne, Neang, avec laquelle il vit dans le village de Srah Srang, au bord du site d'Angkor.

Il acquiert la confiance des moines qui occupent les pagodes et découvre un important fonds de manuscrits anciens, conservés et recopiés depuis des siècles dans l'arrière-pays, qu'il entreprend de traduire. C'est au cours d'une expédition vers un monastère bouddhiste qu'il est capturé par les Khmers rouges.

Le chemin, intérieur et extérieur, que Bizot a fait vers la connaissance de l'âme et de l'esprit Khmers, à travers l'apprentissage de la langue et des rites, lui a été d'un grand secours lors de sa captivité, en particulier au cours des interrogatoires serrés menés par Douch.

Pour comprendre et saisir le langage des Khmers, il a d'abord approvoisé leur mode de pensée et d'expression, ainsi que leur rapport au monde environnant, naturel et spirituel.

Cette éducation, qu'il s'est imposée, le place à un niveau d'égalité avec Douch, et ce dès le début des interrogatoires : il n'y a pas supériorité de l'un sur l'autre, il y a un geôlier et un prisonnier.

DOUCH



« ... L'homme était jeune, souriant, et les gardiens qui le craignaient l'appelaient « Grand-père »
Douch.

J'avais trente ans, lui en avait vingt-sept. Il n'avait que quelques expressions, mais chacune lui faisait un visage différent. Il ne se présentait jamais à quiconque sous l'aspect extérieur d'un ennemi ou de quelqu'un dévoré par la haine. Il paraissait destiné à exercer de façon naturelle le pouvoir et ne souhaitait pas se faire plus redoutable qu'il ne l'était déjà dans la réalité, et il assumait sans détour tous les devoirs de son engagement.

Douch respectait profondément ses chefs, tous éduqués en France et qui rêvaient comme lui, impatients d'accoucher d'un passé purifié, radicalement exempt des inégalités et de la pauvreté.

Lui-même était partisan du communisme marxiste, profondément soucieux de voir s'établir la justice dans le monde, et résolu, « s'il le fallait, à y sacrifier sa vie ».

C'est en ces termes que François Bizot décrit Douch, quand il se remémore leur première rencontre et les jours qui suivirent.

Et c'est bien ce portrait qui nous intéresse, celui de ces années là : un jeune révolutionnaire idéaliste, mû par des rêves de justice et d'égalité, et déjà prêt à tout pour leur réalisation.

Eduqué dans son adolescence à l'école et au lycée français, Douch a étudié les mathématiques, qu'il a enseignés jusqu'au jour où il est entré dans la clandestinité, au service de la révolution communiste.

FRANÇOIS BIZOT

Membre de l'École française d'Extrême-Orient, François Bizot a été affecté depuis 1965 dans différents pays de la péninsule indochinoise dont il étudie les religions.

Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, il est titulaire de la chaire de « Bouddhisme d'Asie du Sud-Est ».

« LE PORTAIL »

LIVRE DE FRANÇOIS BIZOT, ÉDITIONS VERSILIO

François Bizot, membre de l'École française d'Extrême-Orient, est fait prisonnier au Cambodge par les Khmers rouges, en 1971.

Enchaîné, il passe trois mois dans un camp de maquisards. Chaque jour, il est interrogé par l'un des plus grands bourreaux du vingtième siècle, futur responsable de plusieurs dizaines de milliers de morts, aujourd'hui jugé pour crimes contre l'humanité : Duch.

Au moment de la chute de Phnom Penh, en 1975, François Bizot est désigné par les Khmers rouges comme l'interprète du Comité de sécurité militaire de la ville chargé des étrangers auprès des autorités françaises. Il est le témoin privilégié d'une des grandes tragédies dont certains intellectuels français ont été les complices.

Pour la première fois, François Bizot raconte sa détention. Grâce à une écriture splendide et à un retour tragique sur son passé, l'auteur nous fait pénétrer au cœur du pays khmer, tout en nous dévoilant les terribles contradictions qui – dans les forêts du Cambodge comme ailleurs – habitent l'homme depuis toujours.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Bizot	Raphaël PERSONNAZ
Douch	Kompheak PHOEUNG
Marsac	Olivier GOURMET
Neang	Thanet THORN
Lay	Boren CHHITH
Phuong	Rathana SOTH
Père Vernet	Steve DRIESEN

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisé par
Scénario de

Régis WARGNIER
Antoine AUDOUARD et Régis WARGNIER
D'après les livres de François BIZOT
« Le Portail » et « Le Silence du Bourreau »
Éditions Versilio et Flammarion

Produit par
Image
Montage
Costumes
Son

Sidonie DUMAS, Jean COTTIN et Rithy PANH
Renaud CHASSAING
Yann MALCOR et Véronique LANGE
Elisabeth LEHUGER-ROUSSEAU
Antoine DEFLANDRE, Roland VOGLAIRE,
Stéphane RABEAU et Franco PISCOPO

Une production

LES FILMS DU CAP
GAUMONT

En Coproduction avec

SCOPE PICTURES
BOPHANA PRODUCTION
FRANCE 3 CINÉMA
FIMALAC

Avec la participation de

OCS
CINÉ+
FRANCE TÉLÉVISIONS

Avec Le Soutien de

EURIMAGES, PROCIREP ANGOA
et MEDIA DEVELOPPEMENT

Photos : Rafael Winer

Entretiens et textes : Franck Garbarz